

## Rêve de cirque : rencontre avec Jef Odet

Raymond Bertin

Numéro 110 (1), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2004). Rêve de cirque : rencontre avec Jef Odet. *Jeu*, (110), 154–158.

Performeuse du Québec, Nathalie Derome présentait la version jeune public du spectacle *Du temps d'antennes*, vue à la Maison Théâtre en 2002. Solo intime et poétique où elle impose un rythme en contradiction avec la course effrénée de la vie actuelle, liée à la vitesse des nouvelles technologies. Univers au récit décousu auquel les enfants adhèrent alors que des adultes déroutés se demandent si c'est bien un spectacle pour les enfants... Éternel débat entre audace et confort quand il s'agit de ce public. De quoi parle Derome aux enfants ? De la solitude grandissante à l'ère des communications, de l'importance du fait main dans un monde déshumanisé...

S'il est une œuvre qui tend des ponts entre les générations, les pays et les races, c'est bien *la Trilogie des dragons* de Robert Lepage (et de ses nombreux collaborateurs). Un spectacle qui gagnait, à Limoges, à être vu dans un lieu à dimension humaine. Et qui a su retenir un public ravi à l'évidence par un savoir-faire scénique indéniable, par cette façon magistrale de raconter une histoire qui s'étend sur presque tout le XX<sup>e</sup> siècle.

Si l'âme du festival de Limoges – qui n'est pas, comme d'autres festivals, un supermarché du spectacle – fut assombrie par la crise sociale, les Francophonies en Limousin demeurent un lieu d'échanges, de rencontres, de débats d'idées plutôt convivial. j



RAYMOND BERTIN

*Biokhaphia*, interprété par Lina Saneh (Liban) qui en a cosigné le texte avec Rabih Mroué. Spectacle présenté aux Francophonies en Limousin 2003. Photo : Rabih Mroué.

## Rêve de cirque : rencontre avec Jef Odet

Directeur artistique et technique de Zanzibar, Cirque en cavale, compagnie qu'il a fondée avec ses partenaires de scène, Jef Odet est un artiste au tempérament exceptionnel. Homme fort sur la piste, il est d'abord l'idéateur d'un rêve, l'auteur d'un cirque d'aujourd'hui. Et un fier représentant du rare métier de porteur.

**P**our avoir été boxeur-entraîneur, *sparing partner* de pros qu'il préparait au combat, il dit être devenu accro à l'entraînement physique extrême, préalable au cirque qu'il pratique : « Il y a une exigence très forte entre nous, on travaille de 9 h du matin à 9 h du soir tous les jours, on ne boit pas, on ne fume pas. On ne laisse rien au hasard ; quand on entre sur scène, on a totalement confiance les uns en les

autres. » Après la boxe, il fait un passage au cinéma comme acteur, joue quelques premiers rôles mais se lasse vite d'un milieu où l'image compte avant tout. On lui parle du Centre national de cirque de Châlons-en-Champagne où, dit-on, il est très difficile d'entrer. Il sera parmi les quatorze élus sur six cents candidats. « Dans ma tête, dit-il, j'étais déjà porteur. La seule image de cirque que j'avais, c'était Burt Lancaster dans le film *Trapèze*. Quand on m'a dit : 'Tu veux faire quoi?', j'ai dit : 'Porteur.' Or, c'est très rare que des porteurs veuillent s'engager. »

Il n'y aurait, dans la lignée, voire la caste qui est la sienne, qu'une dizaine de porteurs à l'échelle mondiale, trois ou quatre en France. Rareté tenant à la dureté d'un métier qui exige de nombreuses années de travail au cours desquelles le corps accumule coups et blessures. Et à la nécessité pour le porteur de gagner la confiance totale de son voltigeur. « En fait, lance-t-il, il faut donner toute sa vie à ça ! » Dans son cas, c'est tout dire, car sa voltigeuse est aussi sa femme, Chloé. À l'écouter, on saisit vite l'entière de l'homme.

Le porteur Jef Odet en piste dans *Mano a mano*, spectacle de la compagnie Zanzibar, Cirque en cavale (France), présenté aux Francophonies en Limousin 2003. Photo : Patrick Fabre.

### Auteur de cirque

Comment s'étonner qu'il se soit mis en conflit avec une institution qu'il jugeait trop près de certains intérêts privés ? « Je me suis fait virer de l'école dans les six derniers mois, avoue-t-il, parce que je leur ai demandé, lorsqu'on sort, qu'ils nous payent un chapiteau, des camions et qu'on aille faire du cirque. Or pour eux, il fallait surtout casser cette image de chapiteau, de camions, de clowns, d'acrobates. Il y a en France





la mode du « cirque contemporain » où tu dois te justifier d'être un artiste de cirque. On prend de grands chorégraphes, des auteurs de théâtre talentueux qui utilisent les artistes de cirque comme des acteurs à l'intérieur de leur écriture. Moi, je dis : nous sommes nos propres auteurs. »

Sa première compagnie fondée en 1997, Convoi Exceptionnel, Cirque sans marchandise, « un petit cirque de campagne avec un petit chapiteau », précise-t-il, joua plus de 500 spectacles en France, en Espagne, en Italie, au Pérou et au Brésil. Puis donna naissance à Zanzibar, dont le chapiteau rouge et or, plus grand mais à dimension humaine avec ses 430 places, fut construit au début du XX<sup>e</sup> siècle par la famille Beretta, d'Italie. « Avec Zanzibar, au début, notre message politique était : un autre monde est possible. Entre tradition et contemporanéité, entre deux étiquettes ou esthétiques extrêmes, il y a un espace de création qui est du domaine de l'auteur. Il y a besoin d'écrire, de prendre des risques avec l'écriture et de confronter ça avec ce que nous réalisons sur la scène », argue Jef Odet, premier lauréat auteur de cirque de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques en 2003.

Ce titre d'auteur qu'il revendique, il le partage avec ses camarades acrobates, clowns, musiciens, techniciens : « Nous sommes nos propres auteurs, car nous utilisons à notre manière un répertoire qui existe depuis la nuit des temps, en le transformant. On voudrait monter notre chapiteau en face des plus grands chapiteaux du monde et jouer au milieu d'eux. Notre chapiteau a la taille de la billetterie d'un de ces chapiteaux mais nous sommes convaincus que notre démarche est populaire. » La rencontre



*Mano a mano*, spectacle de la compagnie Zanzibar, Cirque en cavale (France), présenté aux Francophonies en Limousin 2003. Photo: Patrick Fabre.

de Zanzibar avec les Nouveaux Nez et le succès de *Mano a mano* confirment cette intuition. Une vraie philosophie de vie, une vision exaltante de l'art du cirque, une théâtralité sans mélange émanent de ce rêve abouti. On n'imagine pas la détermination qu'il faut à ces athlètes du spectacle habitant dans des roulottes, parcourant les routes à la rencontre du public. Comme on oublie les risques bien réels qu'ils courent au moment où l'on s'émerveille.

« Qu'est-ce qui importe, pour nous, dans le rêve de cirque ? Que la musique, le clown et l'acrobatie aient un langage commun. Que la distance entre le spectateur et l'interprète soit réduite au minimum. Ne pas mettre l'accent sur la performance, mais que la performance soit au centre de chaque chose qu'on fait. Le chapiteau, c'est la scénographie. On prend un petit chapiteau, on fait une colonne à trois. Mais à l'intérieur de cette figure, c'est presque de la dramaturgie à l'état pur ce qu'on fait : on prend le plus de risque possible. Alors le geste de cirque met en valeur l'homme, il fait exploser le cœur du public parce qu'on a laissé la place aussi à l'écriture du public. »

Martin Carella, Chloé et Jet Odet dans *Mano a mano* de Zanzibar, Cirque en cavale. Photo: Patrick Fabre.



### La transmission

Comme dans un orchestre, il y a chez les porteurs des virtuoses, des premier, deuxième et troisième violons. « Celui qui arrivera à être virtuose dans la pratique s'occupera de la recherche, explique Jef Odet. En France, Rémi Balaguet a atteint ce stade. Le premier violon est responsable de la transmission. Abdel Senadji a atteint la plus haute technique. Il envoie son voltigeur plus haut que n'importe qui et lui sauve la vie chaque fois qu'il le rattrape. Pour nous, c'est un premier violon exemplaire,

parfait. En ce moment, il transmet le tempo. » Le tempo, le rythme, régit la relation entre le porteur et le voltigeur.

« Le tempo nous permet d'exécuter des figures de portée dynamique, dans notre cas sans accessoire, du main à main : une respiration, une flexion de jambe et on lance une figure, on la rattrape. Le tempo est *chanté* de façon différente selon les transmissions russe, hongroise, italienne ou cubaine. Les écoles russes et chinoises sont très dures, violentes même, plus liées à la compétition sportive qu'à l'art. Ça fonctionne sur le principe que le voltigeur a peur de son porteur plus que de la figure qu'il doit exécuter. Nous, on a choisi la tendresse pour apprivoiser le vertige et la peur. »

Il rend hommage à son professeur, le Hongrois Geza Trager, décédé il y a quelques mois. « C'était un grand maître, qui parlait très calmement. Il nous a pris, Chloé et moi, en fin de parcours. » S'il partage sa vie et la scène avec elle depuis onze ans, Jef fait remarquer que Chloé a commencé à pratiquer la voltige à 12 ans. « Elle a 30 ans aujourd'hui, c'est déjà exceptionnel », dit-il, car la carrière des acrobates a une durée limitée. Lui aussi dans la trentaine, il travaillera le tempo encore trois à quatre ans avant d'être premier violon.

### **Le temps d'écrire**

« Notre vie, on la charge tellement en émotion que bientôt le mental va rester en pilote automatique, le corps ne pourra plus suivre, résume-t-il. On a été blessé plusieurs fois, on a des douleurs. Cette vie de cirque n'est pas celle des danseurs ou des sportifs de haute compétition; on n'a pas de kiné; tous les soirs il faut donner le maximum de performance. Chaque jour, on sait qu'on vieillit physiquement. On espère que le mental va pouvoir tenir le plus longtemps possible. » C'est tout de même avec optimisme qu'il voit l'avenir. « On peut donner des cours, on peut transmettre à notre tour, quand on ne peut plus faire de piste. Ce sera peut-être le moment d'écrire », pense Jef Odet, qui, déjà, consacre une partie de son temps à l'écriture de poèmes : « Un jour,/ un sourire dans le regard,/ le temps d'une dernière étreinte,/ sagement,/ on mettra pieds à terre,/ et ce seront nos naissances, qui reprendront la mer. » Il souhaite aussi passer à l'écriture pour amener son expérience au cinéma, par le biais d'un documentaire filmé. Entre-temps, *Mano a mano* sera joué 50, 60 fois, puis sera suivi d'un second spectacle avec les Nouveaux Nez, dont la création s'amorce en janvier 2004 : « On a eu le coup de foudre, c'est tellement bon, clowns et acrobates ! » conclut-il, enthousiaste.

Souhaitons au public québécois la chance d'admirer prochainement ces amants du cirque. **J**